

PETITE HISTOIRE D'UNE OBSESSION

André Major

LA QUARANTAINE VENUE, je me demande si je dois continuer à écrire. Ce n'est pas la première fois que je me pose cette question: au terme de chaque livre, publié ou non, achevé ou mis de côté, elle revient me hanter, aussi obsédante qu'une douleur physique. Peut-être parce que n'étant pas un écrivain professionnel, vivant donc d'un autre métier, je n'ai jamais compté sur l'écriture pour assurer mon avenir et celui de ma famille. Si, malgré les multiples devoirs qui occupent le plus clair de mon temps, je ne cesse de revenir à la littérature, si je ne cesse au fond d'en tirer une raison de vivre, c'est qu'elle demeure l'indispensable, pour ne pas dire l'unique et ultime recours grâce auquel j'échappe tant bien que mal à l'angoissant sentiment de l'éphémère dont parlait Thomas Mann. Comme si seule la création pouvait donner au vécu toute sa consistance, comme si la recherche du sens de l'existence passait forcément par là — par l'incertain tracé d'une parole en quête je ne dirai pas de salut mais de lumière.

Revenons en arrière, revenons aux origines de cette obsession alors qu'au beau milieu d'un cours, incapable de supporter le vertigineux ennui qui me prenait, j'écrivais de courts romans inspirés par mes maîtres successifs, Chateaubriand, Bernanos, Kafka et Malraux. Et bien que leur influence vouât mes essais à n'être que d'assez pâles plagiat, je n'en avais pas moins le sentiment réconfortant d'une délivrance, d'une victoire sur ce qui m'écrasait. Mon père m'avait acheté une machine à écrire bon marché sur laquelle, les vacances venues, je tapais fébrilement ces manuscrits que j'adressais, sans vraiment croire avoir atteint mon but, au seul éditeur montréalais dont le programme éditorial comprenait des oeuvres du cru. Mais mes manuscrits me revenaient inmanquablement avec la même lettre de refus où on me conseillait très sérieusement de me consacrer à la poésie, moi qui croyais dur comme fer aux vertus de la prose pour témoigner de ma révolte contre l'oppressante réalité québécoise d'avant la révolution tranquille. Je tenais bon malgré mes échecs, de plus en plus mal à l'aise dans le milieu fermé où j'avais l'impression de croupir, et j'en vins à tout miser sur la littérature, au point de provoquer les autorités du collège qui finirent par me mettre à la porte. De retour à la maison, je prétendis être prêt à tous

les sacrifices pour écrire, et même à vivre dans un garage en me nourrissant de pain sec et de cheddar.

Ma mère, fille de la campagne qui m'avait vu célébrant la messe, désapprouvait tout à fait l'orientation que je comptais prendre. Mon père, lui, renonçant stoïquement à son rêve de me voir devenir notaire, me témoigna une plus grande sympathie et m'assura du gîte et du couvert jusqu'à ma majorité, ce qui revenait à m'accorder un sursis de trois ans. J'en profitai pour essayer de tout lire, même ce que mon manque de formation académique eût dû m'interdire, en particulier la philosophie de laquelle je tentais de tirer une vision du monde à ma convenance, forcément en rupture avec la morale qu'on m'avait jusque-là imposée et qui, à mon avis, sonnait plutôt creux. Je parlais du principe qu'il me fallait faire table rase de tout l'héritage dont on m'avait accablé pour ensuite marcher librement dans mes propres pas. Je passai de longues heures à la bibliothèque, de plus longues encore à hanter les rues et les cafés à la mode, me résignant à travailler de temps à autre pour m'acheter des livres et apaiser un peu la rancoeur maternelle. Ces incursions de courte durée dans le monde du travail se justifiaient, me semblait-il, par leur utilité littéraire. En fait, tout me servait, les heures perdues à écouter les grandes gueules et à boire, les activités militantes — car j'étais depuis le collège socialiste et indépendantiste — et même un banal mal de dents.

Ma conception de la littérature était assez lyrique: les mots étaient doués d'un pouvoir magique, et un autre monde s'annonçait dans leur clameur. Car j'avais finalement consenti à être poète et j'implorais mes contemporains d'oublier le vieil homme et de faire l'expérience de la fraternité, comme me l'enseignaient Aragon, Neruda et autres messagers d'un communisme encore intact, du moins à ma connaissance. Si Dieu n'existait pas, comme j'avais décidé de le croire en cette fin d'automne 1960, l'homme devenait totalement libre et responsable devant ses seuls semblables, son destin se confondant avec le destin du monde. Aucun refuge possible, ni esthétique ni moral. Et le poète que j'étais prenait la parole pour que d'autres prennent le pouvoir et qu'advienne le règne de la justice. C'était un programme assez simple. Certains tentèrent de la réaliser à leur façon, en prenant les armes, et je ne peux les condamner sans d'abord faire mon mea culpa, moi qui ai cru et proclamé qu'il y avait une violence nécessaire, comme Sartre — grand maître de ma génération — nous l'avait appris. Je crois toujours qu'il existe des situations où, en effet, la violence s'impose, mais ce n'était pas le cas dans le Québec d'alors, en proie à d'assez douloureuses mutations. Il y avait — et il y a encore — quelque chose de religieux dans notre désir de voir le peuple québécois se refaire une identité conforme à notre rêve. Tout peuple minoritaire a besoin de temps pour surmonter son sentiment d'impuissance. La violence eut pour effet d'acculer le nôtre à un repli frileux dans l'attente. Il lui

fallut quelques années avant d'oser élire un gouvernement dont les positions marquaient une rupture nette avec son passé. Et même au lendemain du 15 novembre 1976, nombreux furent ceux qui dissimulèrent mal la crainte d'une catastrophe.

Moi, depuis des années, j'avais liquidé le lyrisme de mes vingt ans et je m'accommodais comme je le pouvais d'un réalisme fondé sur la modération. J'avais eu beau renier l'héritage des miens, je n'étais pas parvenu à rompre l'instinctive connivence que j'avais avec eux. C'était tout le contraire qui s'était passé. Car, après avoir pris mes distances avec les bien-pensants de gauche, j'avais fait l'amère expérience de la dissidence. Les intellectuels québécois, pas encore marqués par le choc Soljénitsyne, admettaient mal qu'un radical remette en question les certitudes de l'heure. Et il me fallut payer pour avoir renié le mythe marxiste. Ceci dit, je ne me sentais pas démuni, idéologiquement parlant, puisque je demeurais loyal au mythe d'un Québec souverain, ce qui ne m'empêchait pas, comme écrivain, d'avoir une perception assez pessimiste de l'avenir, même après la victoire du Parti québécois. Trop d'incertitudes nous paralysaient. Trop de peurs aussi. Sans compter le sentiment persistant d'être par nature condamnés à l'échec — sentiment d'ailleurs confirmé à plusieurs reprises et encore récemment par l'impasse constitutionnelle où nous a enfermés la classe politique canadienne, la traditionnaliste comme la progressiste.

Si bien que le pouvoir que nous croyions avoir acquis avec la victoire péquiste, nous avons dû admettre qu'il ne pesait pas lourd face au pouvoir fédéral. Et c'est pourquoi je refuse de cracher sur le gouvernement Lévesque, comme on se gêne pas de le faire, surtout chez les intellectuels qui ont naïvement cru que la révolution allait se poursuivre tranquillement et qu'ils n'avaient plus rien à y voir après l'avoir en quelque sorte préparés. Je ne crache pas sur ce gouvernement non seulement par loyauté mais parce que je ne peux oublier que j'ai fait miennes ses stratégies et que ses erreurs sont également les miennes. Moi aussi, j'ai cru qu'il était odieux de bousculer le peuple et qu'il valait mieux le faire progresser en douceur.

Le creux de la vague, on y est bel et bien. La crise économique a engendré des conflits sociaux que ni l'État ni les syndicats n'ont su résoudre. Tout le monde voit son crédit chuter. La droite seule profite de la déroute des idéologies progressistes, et elle joue à fond sur le vieux réflexe individualiste. Elle propose qu'on liquide les visions trop généreuses, à commencer par la notion de partage ou de justice sociale, et elle nous décharge de tout projet collectif. On n'a plus qu'à rester chez soi, devant le petit écran, des administrateurs vont s'occuper de nos affaires. Tout en respectant nos droits individuels, bien entendu. Il n'y a plus que ça qui tienne, les droits individuels.

Quant à notre appartenance collective, elle risque de demeurer ambiguë,

irrésolue, coincée entre deux mythes antagonistes mais dont le magnétisme s'exercera sur des sujets fatigués. La *pax canadiana* qu'était censée nous apporter la nouvelle charte constitutionnelle ne change rien à la problématique québécoise. Selon l'humeur populaire et l'état de l'économie, le mythe québécois se ranimera ou bien c'est le mythe de nos Rocheuses qui prendra le dessus. Perpétuelle oscillation. Nos enfants préfèrent, on peut les comprendre, militer contre les armes nucléaires. Nous faisons de notre avenir politique une question de vie ou de mort. Eux croient que la planète risque de sauter demain matin. C'est autrement plus angoissant.

TOUT CECI POUR CONCLURE QUE, contrairement à un slogan vidé de son sens, je ne me sens pas particulièrement fier d'être Québécois. Pas honteux non plus, remarquez. Simplement fatigué. Déçu de voir le désenchantement général confirmer mes plus sombres intuitions de romancier. Me disant que la voie politique n'a pas été la bonne, qu'il aurait peut-être fallu agir à un autre niveau. Mais je n'en suis pas certain, la politique étant le baromètre plus ou moins précis de la température collective. Que faire? Si j'étais Lénine, je pourrais le dire, j'aurais des réponses à mes propres questions. Tout ce que je sais, c'est que je me résigne difficilement à la médiocrité provinciale à laquelle nous risquons de retourner très vite si ce n'est déjà fait, au piétinement aussi et à la récrimination.

Faut-il tenter de faire revivre le mythe québécois, ce rêve en bleu? Opération artificielle sans doute, mais qui aurait au moins l'avantage de nous empêcher de végéter dans l'indifférence un peu blasée que nous affichons depuis pas mal de temps. Il y a quand même eu des progrès, à bien y penser, au cours des dernières décennies: la mentalité collective est devenue plus ouverte, plus tolérante, mais c'est peut-être, me souffle un mauvais esprit, parce qu'elle n'a plus rien à protéger, rien à défendre, rien à proposer. Je n'accuse personne, me sentant moi-même dans une sorte de désert que j'oserais qualifier de spirituel, faute d'un meilleur terme. Et c'est pourquoi je me demande si j'ai encore envie de raconter des histoires alors que l'Histoire se dérobe sous nos pas. Je n'ai jamais voulu écrire simplement parce que je l'avais déjà fait, pour ajouter des titres à ceux déjà parus. Ni pour la dérisoire petite rumeur que cela fait courir dans le public restreint que je rejoins. J'attends autre chose de cette aventure, ne me demandez pas quoi, je répondrais sans doute: une plus grande lucidité, une approche plus juste de la réalité ou autre chose, mais la vérité, c'est qu'écrire est un oxygène pour moi. Je sais bien que ça ne sauve rien ni personne. C'est tout de même un moyen efficace de lutter contre "l'oubli de l'être," comme le rappelle Kundera citant Heidegger. Parce que l'oeuvre réussie a au moins ce mérite de témoigner de cette part de l'humain que les autres activités sont incapables de saisir.

Mais à trop me demander si l'aventure en vaut la peine, j'en viens à préférer au dur exercice littéraire les simples et réconfortantes tâches domestiques et, comme Candide en son jardin, je trouve dans les senteurs de l'humus plus de joie que dans le terreau apparemment stérile de nos débats actuels. Privé de l'élan que donne l'adhésion à un mythe, je ne me sens sollicité par rien d'autre que les nécessités les plus élémentaires, ce qui a l'avantage de me ramener à la commune mesure. Tout en demeurant, je dois l'admettre, la proie consentante de mon obsession littéraire. Mais quand je relis la correspondance de Tchékhov, j'y trouve une désolation qui me console de la mienne et me donne envie de me remettre au travail. Lui non plus ne savait pas si ça en valait la peine mais il écrivait quand même pour y voir plus clair, j'imagine, et parce que le silence n'éclaire rien.

J'ai beau savoir que nul n'est indispensable, il m'arrive de ressentir comme un manque intolérable la perte de ceux qui m'ont aidé à saisir un peu mieux la vérité de l'existence. Je pense surtout à Gabrielle Roy qui s'est tue à jamais cet été et je me rends compte de tout ce que je lui dois, cet univers qu'elle a créé avec un minimum d'artifices, guidée par l'inépuisable compassion qu'elle éprouvait pour ses semblables et par l'instinct qui la poussait à arracher leur destin à ce qu'il pouvait avoir d'éphémère. Sans avoir la prétention de poursuivre ce qu'elle avait entrepris, je me dis que je peux tout de même, n'ayant rien d'autre à perdre que mon temps, tenter à mon tour de comprendre ceux qui m'entourent et qui me paraissent aussi démunis que moi. De toute façon, avec l'automne qui s'annonce et l'hiver qui viendra, je ne pourrai pas continuer à jardiner, et il faudra bien que je me remette à l'écriture sans trop savoir, encore une fois, où ça me mènera, tant pis si c'est nulle part, tant mieux si c'est au-delà de mes limites actuelles.

Septembre 1983

